

Abonnez-vous tous

12

JANVIER 1923

UN FRANC
Revue Mensuelle

• à •
L'ŒUF
DUR...
• •
• •



Ils sont si doux, ces innocents...

PAUL MORAND

ANDRÉ SALMON

MAURICE DAVID

FRANCIS GÉRARD

MATHIAS LÜBECK

GEORGES DUVAU

TISANE DES TRAVAILLEURS

SAINT ANDRÉ

LES POMMES D'OR

SAVOIR OU L'ON VA

MODES

LES VAINQUEURS

Mesdames et Messieurs,

Le Numéro 12 va clore la première série de *L'Œuf Dur*. Avec lui meurent tous les abonnements. *L'Œuf Dur* touche la première étape et déjà prend son élan pour la suite. Le phénix meurt et renaît de ses cendres.

Depuis qu'il vit, il travaille à être plus pur. Il continuera à s'efforcer d'être le meilleur de lui-même, à vous présenter un plus exact visage de l'époque. Nous vous ferons une bonne revue, copieuse, saine, jolie à voir et solide au toucher.

Pas un de ceux qui nous ont suivi dans notre course vagabonde et fructueuse n'aura le cœur de nous quitter. Tous nos amis resteront avec nous pour les amples moissons de fleurs, de fruits, de cœurs, de branches, de panoplies. Tous nos lecteurs viendront nous aider à faire jaillir la source du roc, les rubans et la colombe du chapeau haut de forme.

Nous voulons vivre. Aidez-nous, venez tous à nous. Renouvelez tous cet abonnement mort. Faites abonner vos amis. Ils ne s'embêteront pas. Ces dix francs, par ces temps de vie chère, si vous les économisiez sur votre nourriture intellectuelle. ah ! vous n'iriez pas loin !

Aussi confiez-les nous.

Abonnez-vous tous à *L'Œuf Dur*.

L'OEUF DUR

PAUL MORAND

Tisane des travailleurs

Je suis pâle. Les idées crèvent la peau des mots ; les mots se vident de leur sens. Je baise de faux cheveux dans un pendentif. Ma maison, avec toute sa tuyauterie, ma connaissance de la syntaxe, tant de faux témoignages, mon sentiment des distances, je les cède pour de l'argent. Entrez.

— Non pas ; je vous laisse travailler, seul.

— Que souhaiterai-je, sinon d'être par vous dérangé.

Estelle cacha ses mains derrière son dos.

— Ouvrez la bouche, dit-elle, et fermez les yeux.

Je regardai entre mes cils.

Ainsi soit-il.

Elle me visa entre les amygdales et tira trois fois. Je la plaisantai timidement :

— Vous n'avez pas essuyé vos balles, cela laisse un affreux goût de graisse dans la bouche.

Mais déjà m'attendait en bas, dans un taxi, cette dame mortelle, à visage d'asphalte.

JACQUES POREL

A Madame Colette.

S.D.N. (1921)

Genève aime le Mont-Blanc, Le Mont-Blanc n'aime plus Genève.
L'habitude seule le retient encore là.
La Gare, la Poste, gloires de la Ville
Célèbrent tous les jours sa destinée hospitalière,
Hôtelière.

Le lac, en l'honneur des Nations, se multiplie à l'infini :
Immense, furieux, immobile, incertain
Il est tour à tour la Baltique, l'Atlantique, l'Océan Indien :
Mensonges du lac Léman.

Dans un banquet, par cordialité (et pour connaître la pensée des
Les délégués mondiaux, dans des verres intervertis, [autres)
Echangent des breuvages nationaux :

Le Japonais un verre d'eau de la Jungfrau, avec une paille,

Le Norvégien une fiasque de Chianti, et il sourit,

L'Anglais une bouteille de Carabana, et puis s'en va.

L'Allemand avalerait toute une bonbonne d'Evian, source

Mais il n'est pas là. [Cachat

Seul, le représentant de la France, sur l'ordre de son gouvernement,
Achève dans son coin un verre de Bourgogne,
Oubliant Mille vivants pour penser à Un mort.

Genève a enfin la bataille qu'elle voulait :

Leipzig de la Paix.

Calvin, de ce fait, connaît l'abandon.

Il rôde, la nuit, dans les brumes de la Ville-Haute

Et boit, solitaire, son eau de glacier.

La Suisse, elle, rompant avec sa tradition,

Se prépare à la Mobilisation !

ANDRÉ SALMON

Saint André

FRAGMENTS

Or, un jour, Saint André arrive
 Chez un homme
 Nourri de ses procès
 Et du bruit de son nom de l'une à l'autre rive.
 Or, un jour, Saint André pêcheur d'hommes
 Chez un homme au cœur sec, à l'âme froide, arrive
 Portant sur sa hanche,
 Comme un Titan portant un monde,
 Un lourd filet gonflé d'où l'eau en gouttes rapides s'écoule
 Sur la robe bleue et blanche :
 Un monde de bestioles d'argent,
 Rayées de pourpre, d'azur, de vermillon, d'émeraude
 Tachées de nuit, le jour lui-même
 Quand on suit le beau jeu de ces bêtes nageant,
 Toutes les notes d'un poème !
 Hérissé d'épines, de crêtes dures, parures de bataille
 Ainsi que d'orgueilleux peignes d'écaille,
 Ça frissonne, saute, palpite, tressaille
 Parmi les algues molles autant que langues coupées
 Ou fines et raides comme des sabres,
 Entre les mailles du filet
 Dégoulinant.
 Saint André, pêcheur d'hommes,
 Pêcheur d'âmes,
 Pêcheur de songes, de nombres, pêcheur du temps,
 Pêcheur de signes éclatants
 Et d'intentions obscures,
 D'anguilles sveltes et de silures,
 Au miroir murmurant repêcheur de nos yeux,
 Pêcheur des esquisses de Dieu,
 Pêcheur de ces poissons dont il a charge telle,
 Pêcheur d'âmes immortelles,
 Pauvres âmes d'avant les âmes,
 Fendeur des eaux d'avant les fleuves,

Pêcheur de ces âmes anciennes toutes neuves,
Saint André allonge les doigts
Saisit l'un après l'autre les jolis monstres froids,
Leur retourne les ouïes,
Les vide,
Prend son couteau, fend, taille,
Leur gratte les écailles
Et puis il les bénit,
Les bons ressuscitant !
Le reste, le monde s'en nourrit,
Plusieurs deviennent des couverts d'argent
Et d'autres des saumons pour lester les navires.
Miracle !
Je vous le dis en vérité
Que manque-t-il à ce miracle
Plus beau que le Miracle Saint Denys ?
S'il n'a pas passé les âges
Au moins n'est-il pas déformé par l'usage,
L'excessif, l'égoïste, le pervers usage ;
Que lui manque-t-il sinon d'être constaté
Et être contesté
Cela vaut-il pas d'être constaté ?
Miracle !
Miracle éblouissant
Parmi l'eau la plus pure et juste ce qu'il faut de sang !
Voilà-t-il pas un beau miracle
Bien émouvant, parlant au cœur et véridique ?
S'il lui manque rien qu'un sceau d'authenticité,
Comment tant de sages pontifes ont-ils hésité,
Comment m'ont-ils laissé à l'inventer !
Comment l'Église en ses conseils a-t-elle pu s'en passer !
Qu'est-ce qu'attend la catholicité,
Qu'attendent-ils, les catholiques,
Pour enfin le faire classer
Comme monument historique ?
Et c'est depuis ce jour qu'autour des villes serves,
Du faubourg plein au carrefour nu du cimetière,
Des commères joviales servent
La friture odorante et qui bout dans un rire,
Le plus pauvre aliment dans la plus maigre graisse,
Point-du-jour, Bagnolet et Rue de la Gaîté,
Nourriture du pauvre, instrument d'allégresse...

MAURICE DAVID

Les Pommes d'Or

...Roman d'aventures.

(HÉSIODE.)

Il s'installa devant la mer, dans un lourd fauteuil de la galerie, rejeta loin de lui les journaux et les livres, dédaigna de fumer, et se mit aussitôt au travail.

De la plage venait quelqu'un. Quelqu'un en maillot noir et en peignoir blanc. Quelqu'un qui ressemblait à une femme. A une femme pas du tout laide, mais vierge. Or lui n'aimait pas les vierges. Il tourna son regard vers le sol.

Seulement elle parla. Elle disait.

— Vous que je ne connais pas, ô homme paresseux, admirez tout de même les pommes d'or que j'ai trouvées en plongeant tout au fond de la mer.

Comme paresseux ne s'appliquait pas à lui qui rêvait, il ne leva pas les yeux.

Elle vint plus près de lui s'assit presque sur ses genoux.

— Vous ne voulez pas voir ?

Il allait la regarder. Elle s'enfuit en criant.

— Prenez garde au dragon, mais il ne mord pas.

Le dragon demeurait inaperçu.

Lui, après quatre étages à pied, se reconnaissait dans sa chambre. D'un côté il voyait la plage. De l'autre la Bidassoa gonflée par la marée semblait une grenouille qui voudrait devenir aussi grande qu'un lac, et couvrait de ses eaux les petits bouts de bois mis là par les hommes pour égaler la nature aux cartes politiques.

Le soleil s'amusait avec la mer.

On parlait espagnol.

Il admira le paysage puis saisit sur sa table une page avec des vers :

Si trop celle qu'un soir j'ai vu rire à des lèvres
Non miennes, tu te veux étrangère à mes jours,
Et t'en vas, sans regret des jeux dont tu nous sèves,
En de nouveaux climats innover des amours,

Meurs

Voilà pourquoi il s'attardait sans amie à Hendaye, quoiqu'il eût écrit dans ses mémoires.

— Hendaye, Hôtel Escualduna. Voyage d'amour.

Il tourna la page aux vers avec mélancolie et lut :

Le lit que j'ai paré pour des noces, ne veut
 Le corps de celle-là qui danse pour les hommes,
 Ni de celle qui, nue, essaye ce que peut
 Sur les désirs lassés, le jonglement de pommes
 Toi.

— Quelles pommes ? Quelles pommes ? se demandait-il avec rage, parce qu'il prononçait « toi » en songeant à la baigneuse aux pommes d'or.

Le soir il dînait déjà quand elle passa près de lui pour s'asseoir quelques tables plus loin, à côté de sa mère et de sa sœur.

Elle murmura pour lui.

— J'ai des pommes d'or.

Musique et desserts, il laissa tout pour savoir ce qu'il pensait.

Il s'accouda au balcon de sa chambre, devant une lune, qui enrayait à peine la déroute de la marée. Bientôt, au balcon d'en dessous, la baigneuse aux pommes d'or s'accouda à son tour.

Il la contemplait. Il désira la posséder. Il se disait :

— Quand je l'aurai prise et enseignée, elle ne sera plus si vierge que ça.

Et il voulait surtout voir les pommes d'or.

Elle venait de quitter sa pose. Il observa qu'elle allumait il attendit quelque temps avant de revoir l'obscurité. Puis il noua l'une à l'autre ses ceintures de tennis en tricot de soie, en attacha un bout à son accoudoir, laissa tomber l'autre et se laissa lui-même descendre le long de cette échelle de soie.

Elle était assise par terre enveloppée dans son peignoir et dans la lune, éveillée, elle tenait un revolver à la main, le dirigeait vers lui. Mais le reconnaissant :

— Oh ! pardon, vous venez voir mes pommes ?

Il ne parlait pas, à cause de ses multiples et inaccoutumés désirs, à cause encore du trouble qu'il éprouvait à la deviner nue sous son peignoir.

— Mes pommes, elles n'ont pas plus de sens que celles de vos vers. Seulement j'avais envie d'être prise par vous, et je vous savais quelque érudition. Voilà mes pommes. Quand au dragon...

— Oui, je comprends ! Mais que va-t-il s'ensuivre ? Vous vous êtes un peu moquée de moi. De quelque manière que je termine notre aventure, je paraîtrai ridicule et impertinent.

Elle eut plus de subtilité que lui.

— Mais je ne vous oblige pas à rien raconter, maintenant. Personne ne saura la suite.

(Elle avait raison).

Il tourna la page aux vers avec mélancolie et lut :

Le lit que j'ai paré pour des noces, ne veut
 Le corps de celle-là qui danse pour les hommes,
 Ni de celle qui, nue, essaye ce que peut
 Sur les désirs lassés, le jonglement de pommes
 Toi.

— Quelles pommes ? Quelles pommes ? se demandait-il avec rage, parce qu'il prononçait « toi » en songeant à la baigneuse aux pommes d'or.

Le soir il dînait déjà quand elle passa près de lui pour s'asseoir quelques tables plus loin, à côté de sa mère et de sa sœur.

Elle murmura pour lui.

— J'ai des pommes d'or.

Musique et desserts, il laissa tout pour savoir ce qu'il pensait.

Il s'accouda au balcon de sa chambre, devant une lune, qui enrayait à peine la déroute de la marée. Bientôt, au balcon d'en dessous, la baigneuse aux pommes d'or s'accouda à son tour.

Il la contemplait. Il désira la posséder. Il se disait :

— Quand je l'aurai prise et enseignée, elle ne sera plus si vierge que ça.

Et il voulait surtout voir les pommes d'or.

Elle venait de quitter sa pose. Il observa qu'elle allumait il attendit quelque temps avant de revoir l'obscurité. Puis il noua l'une à l'autre ses ceintures de tennis en tricot de soie, en attacha un bout à son accoudoir, laissa tomber l'autre et se laissa lui-même descendre le long de cette échelle de soie.

Elle était assise par terre enveloppée dans son peignoir et dans la lune, éveillée, elle tenait un revolver à la main, le dirigeait vers lui. Mais le reconnaissant :

— Oh ! pardon, vous venez voir mes pommes ?

Il ne parlait pas, à cause de ses multiples et inaccoutumés désirs, à cause encore du trouble qu'il éprouvait à la deviner nue sous son peignoir.

— Mes pommes, elles n'ont pas plus de sens que celles de vos vers. Seulement j'avais envie d'être prise par vous, et je vous savais quelque érudition. Voilà mes pommes. Quand au dragon...

— Oui, je comprends ! Mais que va-t-il s'ensuivre ? Vous vous êtes un peu moquée de moi. De quelque manière que je termine notre aventure, je paraîtrai ridicule et impertinent.

Elle eut plus de subtilité que lui.

— Mais je ne vous oblige pas à rien raconter, maintenant. Personne ne saura la suite.

(Elle avait raison).

FRANCIS GÉRARD

Savoir où l'on va

Le maître à danser de Nicole
Dit au gouverneur de Reims
Qu'il faut changer le protocole
Articles dix-sept, seize et quinze :

— « Toutes les oraisons
Se terminent en pamoisons.
Le défilé des vierges
Vint allumer les cierges
Fort tard dans la saison.

Que ferez-vous d'un Dieu sentimental,
D'un Dieu qui meurt à l'hôpital,
Parmi les fleurs fanées et les pétales,
Les postures humbles des douleurs,
Qui, laissant couler ses larmes, tend son cœur
Percé par un soldat brutal ?

Les cathédrales démolies
Par la douceur, que ferez-vous des pierres ?
Que ferez-vous des prières
Des statues désuètes et de la mise en bière
Des encensoirs, des surplis
Des cœurs cloués, des panoplies ?
Que ferez vous des cimetières ?

Le Dieu que nous voulons est un Dieu de Raison,
Qui sache tenir la maison,
Les anges font d'ardues comptabilités,
Appliquent les canons de la beauté
A nos petites querelles, débrident nos horizons. »

Ajoutez aux poissons morts
Les corbeilles de roses fraîches
Et le souci du décor
Rehaussera d'un peu d'or
Le duvet soucieux des pêches.

Duchesne s'incline avec un gros sourire.

— J'étais venu causer un instant avec Valois ; je dois aller au bal de M^{me} de Gallard ; mais je ne suis pas extrêmement pressé d'aller voir mes hobereaux et vous savez que c'est un plaisir pour moi que de passer un moment avec vous.

La porte du salon s'ouvre ; Duchesne baisse la tête avec exagération comme pour insister sur sa haute taille.

II

Le salon est très grand, les murs épais sont construits en granit, le plafond est zébré par de grosses poutres : on s'attend à un mobilier massif, un Louis XIII robuste et on est surpris par l'ameublement chétif d'un petit fonctionnaire, un Pompadour de bazar dont la mignardise donne une nudité gênante à la pièce. Duchesne écrase un petit canapé blanc sur lequel sont dessinées des guirlandes de roses, et il écoute, la pose nonchalante et victorieuse, ses propres paroles. M^{me} Valois, souriante et attentive, se tient avec une raideur de jeune fille qui donne à sa beauté régulière et sémillante une intensité propice au désir. Maxime, qui a déjà fréquenté M^{me} Valois, sait qu'il représente pour elle l'aventure et la sécurité ; il apporte à la jeune femme un moyen commode de passionner l'existence et, rehaussé par une forte position sociale, il offre en même temps une grande tranquillité pour la vie même : dans ses bras on peut réaliser un rêve indéfini et reposant et garder presque intacte une réputation. Les yeux de M^{me} Valois, femme un peu inquiète, assez sensuelle et très ambitieuse, cherchent d'instinct une attitude ferme, mais laissent entendre que tout est dès maintenant autorisé. Une grossière fatuité d'homme caresse le jeune député ; il se complait avec une vulgarité naturelle au ridicule de son ami Valois ; il évoque sans émotion sa pauvre silhouette blonde de rhéteur gueusard ; et, doublant ce souvenir glacial d'une réminiscence littéraire, il pense : « Qui aurait jamais cru que Bovary fut un jour professeur de philosophie, fervent lecteur de Baudelaire et de Rodenbach. »

III

Maxime Duchesne limousin, s'était lié à Valois, normand dix ans auparavant ; ils préparaient alors en commun une licence de lettres ; Duchesne se rappelle la petite chambre de

ou Jean Richepin. Valois avec ses alexandrins poncifs et laborieux, n'exprimait pas grand chose et, tout en collaborant à des revues bourgeoises, ignorerait aussi bien les admirations de ses confrères d'avant-garde que les récompenses officielles lucratives. En face de Valois, Duchesne, silhouette de Romain massif et enthousiaste dont la parole inquiétait les ministères, se présentait pour la jeune femme avec un masque naturel de puissance et de volupté.

IV

C'est un peu tout ce passé qui s'évoque tandis qu'à travers la lourde soirée d'hiver, Maxime et M^{me} Valois échangent des banalités au coin du feu. Et il plaît infiniment à Duchesne qui a grandi sans croyances morales et qui s'est facilement rallié au scepticisme et à la brutalité vulgaire des parlementaires, d'envisager Valois, — son meilleur ami Valois qui a refusé de se colleter avec la vie et qui croupit sur lui-même, — bafoué, cocu, ridicule. D'une voix vorace chargée d'orgueil et de bestialité, Maxime propose à la jeune femme de lui jouer un morceau de piano. Elle se lève, elle commence une romance de Mandelsohn qu'elle exécute comme une petite pensionnaire, mais avec des nervosités, des frénésies, des ruptures qui donnent aux coulées de notes des sons anxieux et timides. Auprès d'elle debout, immense, le regard plaqué sur elle, Duchesne l'aspire, la respire avec lenteur, maître de lui, calme, heureux. Déjà le morceau ralentit, M^{me} Valois attend, l'inquiétude du moment se précise, le corsage se gonfle, la main se crispe, mais en même temps Duchesne fronce imperceptiblement les sourcils en face d'un portrait de Valois qui est sur le piano... Quelque chose vient de briser l'appel des chairs.

C'est un petit portrait du professeur, un portrait récent mais qui ressemble à s'y méprendre aux portraits d'autrefois. Seulement dans le regard on sent quelque chose qui meurt et dans l'individu une atonie si profonde qu'elle est peut être plus émouvante que la douleur. Et, par l'image, Duchesne se représente ce qu'a pu être la vie intime de Valois en lace d'une femme qui ne le comprend pas et qu'il n'aime pas : un étonnement qui se renouvelle à travers les jours, pas de violences, pas de crises, mais un éparpillement, une déchéance, une souffrance d'autant plus pénible qu'elle est sans gesticulations, qu'elle ne peut même pas s'exprimer, qu'elle est liée au fond même de

la vie. Et c'est maintenant son existence à lui, Duchesne, que le portrait va rappeler : il se souvient des jours glorieux pendant lesquels il conquérait son mandat de député ; en trois semaines son éloquence forçait le succès ; et lui-même assistait à son triomphe, étonné. Six mois plus tard, on le classait un des bons orateurs du Parlement. Ses premiers discours fougueux, magnifiques, le portent vers les sommets. Deux ans après, l'homme est essoufflé ; il s'épanche en constatation désabusées ; il s'associe aux compromis... Et aujourd'hui, devant cette jeune femme que les circonstances lui livrent, mais qui n'est qu'un frêle et passager désir de volupté, il hésite ; il pense aux réalités profondes qui font la vie véritable : — le dévouement à une grande cause, la réalisation d'un grand amour.

V

Madame Valois dévisage son héros : accolé au mur, triste et emphatique, il joue avec une maladroite sincérité un rôle difficile et fatal ; la jeune femme, blessée dans sa chair prête à goûter l'éveil total, le regarde un instant avec mépris : — pourquoi s'écrouler devant des inquiétudes imaginaires ? — Cependant, assez vite maternelle, elle cherche à pénétrer ce chagrin et s'oblige à des réflexions ; une atmosphère lourde de pensées contraintes et fiévreuses se répand dans le salon de la villa Pomone. A son tour M^{me} Valois aperçoit le portrait de René, et son cœur maintenant plus grave et plus pesant va se remplir d'une indulgence affectueuse et lasse ; désormais, attentive aux efforts de son mari, résignée sinon aimante, elle ne discutera plus le foyer. Elle entrevoit l'amitié qui liait la jeunesse de Valois à la jeunesse de Maxime ; ce n'était pas, comme elle l'avait imaginé autrefois, une grosse camaraderie d'étudiants raisonneurs soucieux d'épancher leurs individualités vaniteuses, peu préoccupés d'effusions véritables ; l'amitié des deux jeunes hommes s'était faite sur des hauteurs qu'ils étaient incapables d'atteindre...

L'heure incertaine et inféconde s'épuise sans s'achever, et se prolonge sur une ligne morne indéfinie. Tandis que l'automobile du député roule à travers la campagne, que les phares balayent les bruyères et découvrent la seigneurie paysanne des De Gallard, Maxime réfléchit, il cherche à draper dans une somptueuse mélancolie le souvenir étriqué et douloureux de la pauvre scène dont il a été l'acteur. Va-t-il pouvoir construire

l'élégante tour d'ivoire qui donnera un peu de prix à son pessimisme ? Illusion : il sait désormais qu'ils rêverent inutilement Valois et lui-même, l'un d'un rythme original qui témoignât la vie intense, l'autre de nobles efforts qui enrichissent le patrimoine de la cité ; ils échouent et l'ironie facile du sort veut qu'il y ait aujourd'hui des rhétoriciens consciencieux qui envient la réussite littéraire de Valois et de jeunes avocats ambitieux qui cherchent à imiter la carrière d'un Duchesne. Du château s'échappe une musique parfumée, lourde de chairs froissées ; le bal résonne ; la nuit tout à l'heure hautaine s'est faite éclatante et joyeuse. Duchesne se berce un instant des visages caressants qui vont l'accueillir ; dans le ciel les étoiles parlent de romances ; mais à leur lumière Maxime préfère malgré lui la lueur jaune et terne des cierges mortuaires ; sa pensée veillera l'interminable agonie des espérances vainement formées, vainement déçues.



Parmi tant de beaux livres citons :

Jean Giraudoux : *Siegfried et le Limousin* (chez Grasset) dont nous reparlerons.

Edmond Jaloux : *Protée*.

André Suarès : *Voici l'Homme*.

Przybyczewski : *De Profundis* (dans la collection *Les Contemporains de Fels*, chez Stock).

Nicolas Beauduin : *Signes Doubles, Les Enfants des Hommes, L'Homme cosmogonique* (chez Povolozky).

Charles Babby : *La Bonne ville de Paris* (Monde Nouveau).

Parmi tant de nobles revues :

Le Divan : *Casanova vu par les amants malheureux*.

Intentions : *À Valéry Larbaud de beaux Cadeaux de Noces*.

Nouvelle Revue Française : *De Pascal Pia, Marée Fraîche et Vin de Champagne*.

Les Feuilles Libres (Morand) ; **Créer** (Max Jacob) ; **Essais Critiques** (Azaïs).

Bonne année, mes chers amis.

Le Gérant : Jean ALBERT-WEIL.

Imprimerie Alençonnaise, 11, rue des Marcheries.

L'ŒUF DUR

au 15 de la rue d'Edimbourg

PARIS (N^o)

La plus touchante

La plus exacte

 **jeunes vues**

PUBLIE CHAQUE MOIS DES VERS ET DES PROSES
DES MEILLEURS ÉCRIVAINS DU MOUVEMENT LITTÉRAIRE

HENRI BÉRAUD — FRANCIS CARCO — BLAISE CENDRARS
— RENÉ CHALUPT — JEAN COCTEAU — MAURICE DAVID
— TRISTAN DERÈME — PIERRE DRIEU LA ROCHELLE
— GEORGES DUVAU — GEORGES FOUREST —
GEORGES GABORY — FRANCIS GÉRARD —
ROBERT HONNERT — MAX JACOB — GUSTAVE KAHN —
MATHIAS LÜBECK — PIERRE MAC ORLAN —
MAURICE MARTIN DU GARD — FRANCIS DE MIOMANDRE
— PAUL MORAND — PASCAL PIA — LÉON PIERRE-QUINT
— RAYMOND RADIGUET — ANDRÉ SALMON —
MARCEL SAUVAGE — ANDRÉ SPIRE

ont signé les douze premiers numéros

C'EST LA REVUE DES BRAVES GENS

LE NUMÉRO UN FRANC

ABONNEZ-VOUS A DIX FRANCS LES DOUZE

L'ŒUF DUR GAGNÉ A ÊTRE CONNU